



E TAVERA

Lorsque j'étais enfant, mon père exigeait de ma mère qu'elle chante à chaque bonne occasion. Sa voix transperçait littéralement les poitrines et faisait perler les larmes dans nos yeux. Les occasions, c'était des amis invités à manger, le retour de l'un des nôtres après un long séjour sur le continent ou bien encore simplement une soirée d'été sur la terrasse, dans le calme revenu, les touffeurs de la journée balayés doucement bouffée après bouffée par la brise marine. Un entre-soi tendre, fort et ému.

Il exigeait et elle s'exécutait souvent de bonne grâce. La scène tenait du jeu entendu entre deux personnes qui s'aimaient profondément, et si cela pouvait paraître cocasse parfois, les rodomontades de mon père pour entendre enfin s'élever le chant de ma mère tenaient en vérité de la supplique amoureuse. Toutes les interférences des enfants – nous étions huit – étaient sévèrement grondées et les mauvaises raisons avancées par ma mère pour le faire languir ou peut-être pour échapper ce soir-là à l'oukase était balayées d'un revers de manche. « Càntaci-ghjà una canzona » tonnait-il.

Il vivait littéralement la chanson, souvent triste, mélancolique, qu'il s'agisse d'un lamentu ou d'une berceuse, comme un chef d'orchestre pénétré, envahi par la grâce, l'harmonie, la beauté de la voix s'élevant dans l'air, une voix en douceur toute maternelle. Invariablement, lorsque la lassitude, l'hésitation, la faiblesse de celle-ci marquée par l'humidité des entrées marines vespérales se faisait sentir, il rudoyait à voix basse ma mère : « Lenta a to bocì ! Lenta à to bocì ! » *Lâche ta voix. Comme un leitmotiv... Lâche ta voix... et le miracle, invariablement se produisait.*

Lâche ta voix...

Voici bientôt neuf ans, nous avons bouclé avec Kenneth Brown un numéro mémorable de la revue sur la Corse. Nous l'avions nommé « *Corsica calling* », parce que nous nous étions dit que l'île, placée comme une goutte de terre au milieu de ce continent liquide, la Méditerranée, que ce bout de terre donc, assumait un paradoxe cruel : être entendu sans être vraiment écouté. L'occasion était trop

belle de profiter d'un espace tel que celui qu'offre la revue pour « faire signe ». Faire signe, c'est-à-dire aussi laisser trace. En cela, nous avons réussi à aller au bout de notre ambition de départ. Nous avons rendu hommage à ce peuple insulaire qui vit mille brisures et mille espoirs, et cela se lit à chaque page, encore aujourd'hui.

Neuf ans plus tard, nous revoici réarmant la barque pour de nouveaux voyages, de nouvelles odyssées littéraires.

La maison d'édition Albiana, établie à Ajaccio, en Corse, et qui conduit désormais la revue, porte une ambition rehaussée, pour une ligne éditoriale restée comparable. Elle définit désormais un cap nouveau et ouvre, avec Kenneth et Robert toujours sur le pont de l'association Méditerranéennes, l'espace en question aux autres lieux sans écoute de Méditerranée.

Définir un cap, cela veut dire que nous déterminions les contours de nos désirs communs. Le premier qui m'est venu à l'esprit lorsqu'il s'est agi de mettre au clair nos idées, c'est cette injonction venue de l'autre-monde : « Lâche ta voix ! ». Que ce lieu soit celui où nous puissions aller au bout de nos expressions. Que le poète chante, que le savant analyse, que le journaliste décrive, que l'historien raconte et que l'écrivain et l'artiste laissent aller leur imagination, qu'ils laissent libre cours à leurs passions et que du mouvement perpétuel d'idées, d'images, d'inventivité naisse un portrait archimboldien de leur lieu. Comme une mosaïque mouvante d'humeurs créatrices, telle que pourrait se définir *Méditerranéennes/Mediterraneans*. Voilà pour la philosophie et l'énergie à insuffler dans le projet.

Le cap fut immédiatement mis sur Haïfa en Israël.

Pourquoi ? La première partie de la réponse se trouve assurément dans la présentation même de Kenneth Brown. Haïfa, ce fut bien lui qui en avait assumé la première intention.

Il ne nous fallut pas grand-chose pour nous convaincre que la destination serait bonne : car, au-delà de ce qu'elle est réellement pour les gens qui y habitent ou qui en furent chassés un jour et que nous invitons à lire dans les pages qui suivent, Haïfa se trouve être un révélateur puissant de problématiques qui se posent en Méditerranée depuis des décennies et qui ne sont pas étrangères à l'île depuis laquelle nous écrivons. Certes avec souvent une acuité moindre, des drames moins lourds et moins visibles, une complexité que nous ne percevons pas de la même façon. Aucun des textes publiés ici à partir d'Haïfa ne peut laisser indifférent un habitant du continent méditerranéen : confrontation avec le voisin, poids de l'histoire, poids des échanges, et puissant courant culturel unifiant, un

sentiment diffus de se comprendre au-delà des mots, de la religion, du mode de vie...

Les questions plus anthropologiques de permanence de la violence sociale, politique, du sentiment de résistance, de justice, de droit, sont bien sûr tout aussi évocatrices sur toutes les rives de Notre Mer.

La question urbaine est peut-être la plus éloignée de nos préoccupations insulaires, mais elle ne l'est aucunement dans l'ensemble de la Méditerranée : le vivre-ensemble si important pour les Méditerranéens, dans des univers dévorant espace, air, mer est devenu l'une des problématiques majeures du *xxie* siècle.

Haïfa recèle aussi de vraies beautés littéraires, culturelles, intellectuelles. C'est pourquoi le lecteur nous pardonnera de nous éclipser maintenant. Qu'il fasse son chemin dans les rues, dans l'histoire, dans les cœurs des Haïfaouis.

Merci aux auteurs qui ont bien voulu lui donner la main...

Bernard Biancarelli
Directeur éditorial, éditions Albiana